

L' A. B. C. D.

de la

RÉVOLUTION

DEUX RONDS

LONDRES — NOVEMBRE 1894



## SOMMAIRE :

	Pages.
L' A. B. C. D. DE LA RÉVOLUTION	1
MASSACRE A CAYENNE	21
COUPS DE TRANCHET	23
LA SOCIALE PARTOUT	25



## L' A. B. C. D. de la RÉVOLUTION

♦♦♦♦♦♦♦

En a-t-il coulé du sang, — du beau sang rouge de révolté, — depuis le sacré matin de novembre où, à Chicago, au bout des cordes de cinq potences pendouillaient cinq anarchos.

Depuis lors, quasi partout, les bandits de la haute ont suivi les gas d'attaque à la trace; ils les ont traqués, persécutés, assassinés, — avec la rage folle (qu'après un moment de trac,) les bourgeois rassurés mettent à la vengeance.

Et ce n'est pas fini, mille marmites! La persécution continue, aussi ahurissante de ma-boulisme que de férocité.

Si encore, les jean-foutre avaient l'excuse de la réussite?

Mais non, pas même ça! Malgré les persécu-

tions, les anarchos font des petits : ils germent et pullulent, kif kif le chiendent.

Si bien que les crapulards, ahuris de se voir débordés quand même, ne sachant ou donner de la caboche, s'interrogent.

Lequel croire ?

Le lâche guillotiné Lepelletier, épileptique baveux qui hurle : "Saignez, saignez ferme ! Tuez tout...." Ou bien, les autres, serinant : "Laissez dire et faire....En persécutant vous faites des martyrs : vous vivifiez ce que vous rêvez d'étouffer."

Oui, auquel croire ?

Pauvres pleins-de-truffes, ne fatiguez pas votre citrouille à résoudre le problème : ça ne vous sauverait pas ! Les deux routes mènent à l'abîme, — et l'abîme pour vous, c'est le trou à fumier.

La situation est telle que, quoi que vous tentiez, vous n'entraverez rien : essayez donc de barrer la route à une locomotive avec un fil à couper le beurre !

Or, c'est une rude locomotive que la Sociale qui, un de ces quatre matins, vous passera sur le ventre.

Qui donc, à l'heure actuelle, ne se rend compte que nous pataugeons sur un sacré vol-

can ? Ainsi, pour ce qui est de la France, la grosse majorité, ne donnerait pas une vesse de loup pour sauver la vieille société.

Que dieu ! C'est avec jubilation qu'un chacun voyant le régime bourgeois fichu en capitotade, ruminerait pour consolation : "Si c'é-gueulasse que soit la société qui germera sur la pourriture actuelle, y a pas même de perdre au change..."

Oui, foutre, ils sont bougrement rares ceux qui en pincent pour le maintien du statu quo.

Pourant, ce maudit "statu quo" continue à durer !

Cela, parce qu'on est tous un peu flemmes : on voudrait que le chambardement s'opérât de lui-même.

Cette feignantise tient un brin à ce qu'on n'a pas une idée nette des moyens, — et aussi du but à atteindre. Ah, si on pouvait tablér sur un changement gouvernemental, ça irait tout seul ! Il suffirait de culbuter les fripouilles au pouvoir et de foutre à leur place les marioles chargés d'agir pour nous.

Heureusement, on est fixés sur la valeur de ce remède : on ne coupe plus dans les ragougnasses politicardes ; la purge boulangiste nous a guéris pour de bon.

Que faire?  
 Agir! Agir sans cesse! Agir sans répit... Y a que ça de vrai!

Mais alors, quand on regarde autour de soi, le grabuge nécessaire apparaît si formidable et gigantesque que, désespérant de mener à bien un si gros turbin, on tourne au jemenfouisme.

Tout en souhaitant que le chambard final rapplique vite, on reste à se rouler les pouces, sans avoir le nerf de faire un effort.



Est il donc bien difficile de trouver le joint pour culbuter le vieux monde?

Non! Il s'agit simplement de ne pas se perdre dans le bleu et, au lieu de s'écrouler des événements qui défilent, s'y mêler énergiquement, — en faisant des pieds et des pattes pour les influencer et les orienter vers la Sociale.

Cela, les anarchos n'ont pas toujours eu le nez assez creux pour le faire. Combien d'occasions ils ont eu le tort de laisser filer, sans les empoigner par la tignasse!

Pour étayer ma ruminade, reluquons les États Unis: examinons ce qui s'y est fait, ...et ce qui eût pu s'y faire.

L'Amérique est un nid où germent dru les idées neuves: c'est de là qu'est partie l'idée du Premier Mai...qui, débarquée en Europe a eu un triste sort; les socialos l'ont rapetissée, dépiotée, — tellement qu'elle en est morte!

C'est encore aux États-Unis que, cette année, a éclos une idée galbeuse qui, si elle n'est pas châtrée en route par les mêmes foireux, donnera du coton à retordre aux grosses légumes: c'est l'ARMÉE INDUSTRIELLE! C'est à dire, les miséreux, les sans-travail, les aigris, les désespérés, radinant par bandes de tous les points du pays, convergeant vers le centre gouvernemental (1)

Le but? Indéfini, nébuleux: montrer la dèche immense au grand soleil....Imposer aux crapulards qui font les lois de s'occuper un tantinet du sort des pauvres bougres.

(1) Y a un précédent: En juin 1792, des bandes de gas d'attaque partirent des grandes villes, se dirigeant sur Paris où elles arrivèrent juste à point pour donner un coup de collier à la révolution du 10 août. La plus célèbre de ces bandes est celle des Marseillais; pour oublier leur fatigue, les bougres entonnaient une chanson qui électrisait les plus feigoasses; ils lui ont laissé leur nom: la MARSEILLAISE.

La chose a médiocrement réussi, vu les distances faramineuses : une des bandes avait davantage de chemin à faire que n'en a arpenté le bandit Napoléon dans ses guerres ! L'ARMÉE INDUSTRIELLE, partie de divers points, s'était donnée rendez-vous le premier Mai, à Washington, une ville construite exprès pour parquer les faiseurs de lois. Pour arriver, il était indispensable de prendre le train, car à pied, y a un ou deux ans de pas gymnastique.

Oh, l'ARMÉE INDUSTRIELLE ne fit pas la mijorée : elle choppa des trains, prit des gares d'assaut, mais ût rester en panne, la troupe ayant réussi à préserver les lignes de chemin de fer.

Le malheur, c'est que les anarchos (et même les socialos) laissèrent passer l'ARMÉE INDUSTRIELLE, dédaignant de s'occuper d'elle, — sous prétexte que les gas la composant n'étaient pas ferrés à glace sur les "théories."

De la jugeotte, fistons ! Foutez-vous dans le ciboulot que les révolutions commencent par le commencement ; elles doivent se faire pour transformer l'état du peuple, par conséquent, elles ne rimeraient plus à rien si elles n'éclairaient qu'une fois cette transformation accomplie.

Or, pour que la Révolution devienne possible, y a pas à attendre que tout le monde ait nos idées : il suffit que les gas d'attaque soient assez forts pour culbuter la minorité dirigeante et empêcher que d'autres ambitieux se collent à sa place.

Il est donc évident qu'un mouvement, pourvu qu'il ait des allures révolutionnaires, commencé avec des idées obscures, (même biscornues,) peut prendre une riche tournure si des zigues à poil y collent leur grain de sel. Ceux-ci agissent alors sur le populo en branle, comme la levure dans un brassin de bière : ils donnent l'impulsion à la fermentation.



Les anarchos américains ne se sont pas toujours tenus à l'écart de la masse. Ceux de Chicago (dont c'était l'autre jour l'anniversaire de la pendaison) se mêlaient carrément au populo. Ils avaient compris que la Grève Générale est une porte ouverte à deux battants au grand chambard : l'A. B. C. D. de la Révolution. Aussi, si le galbeux mouvement qu'ils avaient emmanché n'eût été coupé par leur mort, il aurait très probablement, modifié l'orientation des dernières grèves.

Au lieu de faire leur Sophie, les gas s'étaient

placés, sans barguigner, sur le terrain corporatif.

De là leur force, mille marmites! Pourtant, les corporations n'étaient pas en plein anarchotes, à preuve: elles réclamaient les "huit heures!" Seulement, sous l'influence des copains, les corporations de Chicago, au lieu de mendigotter ces garces de "huit heures" à la gouvernance, voulaient — en montrant les poings — les imposer aux exploiteurs.

Le 1er Mai 86 avait été fixé pour tenter la Grève Générale et exiger les fameuses "huit heures."

Si, pour ne rien changer à leurs sales habitudes, les socialos n'avaient pas foiré dans leurs chaussettes, y aurait sûrement eu un chouette grabuge.

Hélas! Chicago seul marcha hardiment: 35 000 bons bougres se mirent en grève. C'est alors, le 3 mai, que fût lancée dans un tas de policiers une bombe qui écrabouilla deux douzaines de ces bourriques et amena l'arrestation de Spies, Parsons et une flopée d'autres.

Dix huit mois après, le 11 novembre 1887, quatre d'entre eux, Spies, Parsons, Fischer et Engel étaient pendus; Lingg, condamné à mort aussi, évita la potence en se faisant sau-

ter la caboche avec un cigare farci de dynamite. Trois autres, condamnés aux travaux forcés à perpète ont été mis en liberté en 93.(1)



La pendaison des riches gas a fait dévier le mouvement: depuis lors les anarchos se sont trop tenus en dehors des chamailleries entre ouvriers et patrons. Si bien que, cette année, quand les grandes grèves des États-Unis ont éclaté, — à part de rares exceptions,(2) on n'y a pas senti l'influence anarchote.

Le chabanais a été bougrement sérieux, quoi-

1) En les débouclant, Altegeld, le gouverneur de l'Illinois a déclaré qu'un sérieux épiluchage du procès lui a fait reconnaître que la condamnation a été une monstruosité judiciaire: Les jurés étaient payés pour condamner, les témoins achetés, le juge vendu, le verdict rendu d'avance. Ne pouvant rendre la vie aux innocents assassinés légalement, il a remis les survivants en liberté, sans aucune conditions.

2) En juillet, à Spring Valley et à Laad, les prolos en grève marchèrent sur les magasins de la Compagnie et les nettoiyèrent prestement. Il en fût de même dans beaucoup d'autres endroits. Quant aux trains culbutés ou incendiés, y en a eu une flotte. Ça ne change rien à ce que je dis: nulle part les grévistes n'ont tenté de prendre possession des usi-

que ça: les grévistes débordaient d'esprit de révolte. Malheureusement, deux anicroches leur coupaient bras et jambes

Primo: Ils avaient le tort d'écouter leurs sales chameaux de chefs qui, comme tous les chefs, sont de tristes sires, des tafeurs numéro un; ces birbes ont été plus nuisibles à la grève que les fusils à répétition.

Deuxièmo: Tout en exécrant ferme les patrons, les grévistes ignoraient la possibilité de se passer d'eux. Aussi leurs vigoureux efforts de révolte étaient hors de proportion avec le but qu'ils guignaient; ils voulaient, non envoyer leurs patrons au diable, mais tout bêtement, exiger d'eux quelque maigriote réforme.

En avril, la grève éclata dans les mines du charbon bitumineux, embrassant 16 États et comprenant 200,000 mineurs. Les grévistes mirent le grappin sur les lignes de chemin de fer et, grâce à leur nerf, pendant plusieurs semaines ils eurent la haute main sur le commerce du charbon.

“Chouetto suifard, vont ruminer les cama-

nes, mines, etc.; nulle part ils n'ont essayé d'émanciper la distribution libre du charbon, des victuailles et autres bricoles indispensables à la vie.

ros. Ce que les pauvres bougres ont dû se roussir les abattis à bon compte!”

Erreur, les amis! Bien loin de se chauffer à l'œil, le populo vit le moment où il ne se chaufferait pas du tout.

Les gueules noires n'eurent pas pour deux sous de jugeotte. Au lieu de comprendre que le charbon est aussi utile à l'existence que le pains de quatre livres, et en conclure qu'il serait idiot de faire geler sur place les populations d'une ribambelle de villes, (sous prétexte que les patrons sont des crapules) ils ne s'occupèrent que de leur popotte corporative, de leurs intérêts étroits et mesquins.

Ainsi, ils refusèrent à la ville de Demoinés l'approvisionnement de charbon pour ses pompes à eau.

C'était coller le populo dans l'alternative ou de crever de soif, ou de se mettre contre les grévistes.

Ah, si ces couillons de mineurs avaient eu du flair, tout puissants comme ils étaient, ils eussent vivement mis le populo de leur bord!

Pourquoi ces niguedouilles n'ont ils pas envoyé à Demoinés, à l'œil, le double de la quantité de charbon que les capitalos lui expédiaient avant contre galette?

Voilà qui eût été mariale! Tout le monde aurait compris illico l'utilité de la grève.

Mais non! Les mineurs faisaient juste l'opposé: ils ne s'y seraient pas pris d'autre façon pour faire le jeu des patrons!

L'asile d'aliénés de Kantakee, où sont em-  
pilés 1,100 pauvres maboules, manquait de  
charbon. Les grévistes avaient d'abord permis  
l'approvisionnement (selon le système capita-  
lo: charbon contre galette!) Ça ne dura guère:  
l'autorisation, donnée le 21 avril, fut idiote-  
ment retirée le 29.

Par contre, mossieu Mac Brides, un jean-  
foutre qui cumule le métier de brasseur avec  
celui de président des grévistes, obtint la per-  
mission, (ou mieux: se la donna!) de faire rap-  
pliquer à gogo le charbon nécessaire à ses bras-  
series. Sans cela, il avait 25,000 francs de bière  
qui eussent tourné à l'aigre, faute de charbon.

Pigez moi cette égalité! On refuse du char-  
bon pour les pompes de la ville de Demoine,  
on en refuse pour chauffer les malades et on en  
accorde des pleins wagons à un capitalo, pour  
conserver sa bibine!

Un joli merle, ce Mac Brides, son idéal est  
encerclé dans ses futailles: il ne voyait dans

la grève qu'un biais pour empêcher sa bière  
de tourner en vinaigre.

Avec un pareil animal à leur tête y a rien  
d'épatant à ce que les gueules noires aient  
manqué d'initiative et aient été roulés.

Après la grève des mineurs éclate celle des  
prolos de chemin de fer. C'est là que s'est  
chouettelement vu combien la société bourgeoise  
est faiblarde, malgré ses apparences de force:  
parce que 4 ou 5 mille ouvriers, exploités par  
Pullman à Chicago, ne pouvaient obtenir une  
augmentation de paye, tout le commerce du  
pays a été coupé. Sans quelques "unions" ari-  
stocratiques, qui ont des chefs quasi million-  
naires, et qui ont flarché, tout trafic eût été  
complètement arrêté de l'Atlantique au Pac-  
ifique.

Dès le premier jour, la grève vira en émeute:  
les ponts sautaient, les wagons, les gares, les  
magasins, flambaient kif-kif des bouchons de  
paille, les locomotives étaient basculées et bri-  
sées. Le populo applaudissait ferme, mille mar-  
mites! Mais quand il se vit, pâtissant de la  
grève plus que Pullman, il commença à y trou-  
ver un cheveu.

Pendant une huitaine, les gas des chemins

de fer eurent dans leurs pattes l'approvisionnement de Chicago,....et ils n'approvisionnèrent rien! Sans de faramineuses réserves de blé qu'il y avait dans la ville, Chicago aurait tâté de la famine.

Et foutre, ce n'est pas la rareté des victuailles qui a fait pâtir Chicago, — ce sont les grévistes, par leur manque de jugeotte: On a évalué à 150 milles francs la montagne de légumes et de fruits qui, chaque jour de grève, a pourri dans les wagons.

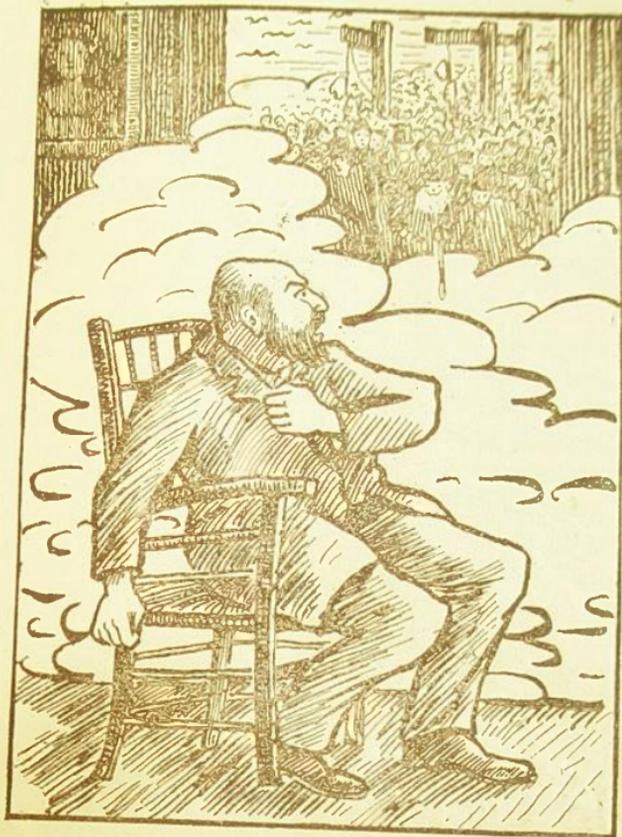
Même gâcherie pour la viande et les poissons!

Kif-kif pour la glace, dont on suce beaucoup là bas, et qui fondait au soleil, mieux que beurre en broche!

Tandis que toute cette mangeaille s'avariait, on claquait du bec et on tirait la langue à Chicago; un moment on craignit le manque d'eau, faute de charbon pour faire marcher les pompes.

Le résultat d'une tactique si loufoque ne tarda guère à se montrer: la population de Chicago commençait à rouspéter contre les grévistes, et si les troubades avaient été impuissants à les mater, ils auraient sûrement eu affaire à elle.

Et cela, parce que ces bougres de révoltés



TREMBLE, PLEIN-DE-TRUFFES !..LA POTENCE  
NE TUE PAS LES IDÉES!

n'avaient pas su se hausser à la hauteur de la situation.

Autre chose: Des trains farcis de voyageurs ont été bloqués sur les lignes, des journées entières; les types faisaient le pied de grue sous le soleil, sans rien à croûter, considérés comme otages par les grévistes.

Si encore ceux-ci avaient fait un triage: gardé les richards et transporté les prolos...

D'autre part, les grévistes (qui laissent Pullman et la séquelle patronale balader leur viande sans leur chercher pouille) étaient d'une roserie carabinée avec les "blacklegs" [les JAMBES NOIRES, les lâcheurs qui turbinent malgré la grève] lesquels, après tout, sont les victimes de la misère. A preuve, la propre histoire d'un blackleg que je colle ci-dessous; le pauvre bougre l'a racontée à un journaliste:

"J'ai travaillé au chemin de fer pendant huit ans, quand les affaires ont baissé l'hiver passé, j'ai été mis à la porte et je n'ai pas travaillé cinq semaines en tout, depuis le commencement de l'année. J'ai une femme et trois enfants qui attendent le pain de moi et pendant six mois nous avons vécu de brie et de broc. Quand l'agent qui m'a embauché pour venir à Chicago me demanda si je voulais y aller, je lui dis que je voulais voir ma femme d'abord: j'allai à

la maison et je trouvai ma femme en pleurs entourée des enfants affamés qui demandaient du pain. Je ne fus pas long à me décider et je partis pour Chicago. Dans le fond de mon cœur je suis un "unioniste", mais quand ma femme et mes enfants sont en péril de mourir de faim, je crois que mon devoir est de travailler pour eux, même si je devais être tué dans la tentative. Je connais une masse de blacklegs qui sont dans la même position et les mêmes sentiments que moi."

Y a pas à tortiller : il eût été facile d'amener ce pauvre bougre à la grève, puisque la faim seule l'empêchait d'en être.

Pourquoi ne pas lui avoir collé dans les pattes une part de ce qui moisissait dans les wagons ?

Je sais qu'il y a mèche d'argumenter contre sa balourdise : "on n'est pas gourde à ce point. Quand la famine vous tient au ventre on ne se jette pas du côté des patrons, — on se range du côté des révoltés."

C'est vrai ! Il faut avoir une rude couche de préjugés pour agir ainsi, juste à rebours de ses vrais intérêts. Mais foutre, à qui la faute, sinon aux grévistes, qui n'ont pas été assez délutés pour lui faire toucher du doigt ses vrais intérêts ; voyant la grève emmanchée comme

elle était, il n'apercevait en se mettant de son bord aucune certitude de donner le boulotage à sa nichée, — tandis que cette certitude, il l'avait en turbinant.

Or, justement, si je ronchonne après les gas des chemins de fer c'est parce que je leur reproche de n'avoir pas prouvé "par des faits" aux plus bouchés, qu'il y avait davantage de certitude de bouffer son soûl en se mettant avec la grève qu'en se foutant contre.

Ah, quelle superbe occase les bons bougres américains ont laissé s'envoler !

Cette idée de la Grève Générale — qui bouillonne actuellement dans la cafetière des prolos du monde entier, — ils pouvaient la sortir des nuages qui l'embarbouillent encore : en s'enfonçant crânement dans l'avenir, ils eussent marqué la route de la Sociale, ... donné l'exemple à la vieillotte Europe.

Ils prouvaient que la Grève Générale n'a rien de commun avec les grèves de pacotille qui bornent leur idéal aux frontières de la corporation : elle — son nom l'indique, — englobe tous les métiers, solidarise tous les prolos.

Quand des gas, ne seraient-ils que trois douzaines, se proclament en Grève Générale, cela signifie qu'ils ont soupé de la société actuelle, qu'ils proclament sa déchéance et sont décidés à manœuvrer

comme si elle n'existait déjà plus. Pour lors, la question est à double face : plus on dépiote, plus on démantibule la mécanique gouvernementale, mieux ça vaut, attendu qu'elle est à détruire complètement. Par contre, il faut s'aligner pour parer illico au ravitaillement; c'est une question qu'il n'y a pas mèche de renvoyer à un autre jour.

Or donc, si on veut vivre, — puisqu'il n'y a plus à compter sur personne, — il faut, sans perdre une minute, dénicher la croustille, ... et tout ce qui s'en suit.

Le moyen ? C'est de poser le grappin sur tout le bataclan social, d'en prendre possession, et de le faire fonctionner au profit de tous.

Ah, si les gas américains avaient eu de l'audace, quel riche exemple ils nous foutaient sous le pif !

Quand on a une situation dans les pattes, il faut en accepter les conséquences : du moment que l'alimentation de Chicago dépendait des grévistes, ils n'avaient pas à barguigner : ils devaient y pourvoir.

A supposer que leur tentative eût fait four, il n'en est pas moins vrai que la simple tentative d'approvisionner une ville, dans l'intérêt de la population, au lieu de le faire dans l'intérêt des capitalistes et des commerçants, eût été le plus chouette pas fait, jusqu'à présent, sur le chemin de la Révolution Sociale.

2

## MASSACRE A CAYENNE

---

Trouvant que la "guillotine sèche" ne traitait pas assez vite les anarchos, les bandits de la chiourme ont sorti leurs revolvers et pris pour cible cinq copains, qu'ils ont déquillés sans façons. Pour panacher l'assassinat, les gaffes se sont payés en même temps, la peau d'autant de "droits communs."

On a su le massacre il y a trois semaines : ce serait au cours d'une révolte, à en croire la gouvernance, que les malheureux ont été tués.

Personne n'a coupé dans cette histoire de rébellion. Pas même les quotidiens qui, de suite, ont réclamé les noms des assassinés.

Les ronds-de-cuir ministériels, épatés d'une telle curiosité, ont expliqué que les télégrammes de la Guyanne coûtant presque dix francs le mot, la gouvernance ne s'est pas fait expédier les noms, pour économiser une cinquantaine de francs.

Crédieu, ça leur va bien de parler d'économies aux filous panamitards !

On a fini par connaître les noms des victimes; les camaros assassinés sont :

Marpeaux, condamné à perpète pour avoir crevé la paillasse d'un roussin qui l'avait attaqué;

Chévenet, dit Chalbret, condamné à 12 ans pour

avoir été de l'expédition de la dynamite, à Soissons-Etioles, avec Ravachol et Faugoux;

Le petit Bisenit (Simon) condamné à perpète, moins pour sa complicité avec Ravachol que pour son chinago des juges et des jurés;

Léauthier, qui fit une boutonnière à la bedaine d'un ministre serbe;

Meyrueis, soupçonné d'avoir fait son affaire à un mouchar, condamné à mort... son exécution n'avait été que différée.

Qu'il y ait eu révolte ou simple assassinat, il est hors de doute que le massacre a été prémédité par la chourme; si les pauvres copains se sont vraiment révoltés, c'est à bout de supplices.

Il y a un an, les anarchos de la Guyanne lancèrent un cri de détresse; tous les canards quotidiens firent la carpe, sauf "l'Éclair"; les événements de l'autre semaine sont prévus :

"Toutes les avanies nous sont réservées, disaient les camaros; les coups, le cachot, les fers sont pour nous des supplices quotidiens... Pourquoi nous traite-t-on plus mal que les autres? Le commandant à qui nous l'avons demandé nous a répondu que nous sommes dangereux, parce que nous sommes anarchistes... On nous accable de travaux sans mesurer les forces physiques de celui à qui on les impose. Le mot d'ordre est : "Marche ou crève !" Et la dysenterie ainsi que d'autres maladies règnent parmi

nous. C'est à peine si l'on veut nous soigner... A l'hôpital la plupart des gardiens refusent de nous porter secours...

"Pour signaler tout ce qui se passe ici, il faudrait des volumes : Vous verriez défilé sous vos yeux des malheureux enchaînés, roués de coups. Vous verriez, chose incroyable, et pourtant vraie, vous verriez un malheureux attaché à un arbre au pied duquel se trouve une fourmière; et les gardiens, aidés par des forçats plus lâches encore, lui faire entendre les jambes et les cuisses de cassonade, destinée à attirer les fourmis-manioc..."

Je m'arrête, non par manque d'horreurs,— mais faute de papier.

---

## Coups de tranchet

---

SERINGUÉ SOCIALÉ.— Pour la Toussaint, y a eu grand déballage de roussins. Les socialos avaient parlé de faire une manifestance au mur des fédérés, au Père Lachaise.

Le cimetièrre était farci de flicards et les manifestants ont défilé au milieu de cette racaille, sans pouvoir s'arrêter ni piper mot.

La "Petite République" n'a pas raté l'occasion de blâmer cette manifestance,...selon son habitude de blâmer toute action un peu énergique. Déci-

dément, ce canard n'est pas un journal, c'est une seringue.



UN DE MOINS! — Le tzar est mort et enterré,... il ne fera plus de mal au pauvre monde.

Un nihiliste russe, Victor Alissof, assure que ce despote a été empoisonné : des nihilistes l'auraient aidé à mourir, en lui administrant du phosphore à petites doses; ils auraient commencé à le droguer le premier mars et continué jusqu'au moment où la maladie s'étant déclarée, la crevaision était certaine.

Alissof a ajouté que la nichée des Romanof sera empoisonnée toute entière, à la queue leu-leu.



JÉRÉMIADES! — Les patriotards sont en fureur ! Un de leurs plus rupins galonnés, un youtre alsacien, Dreyfus, grosse légume au ministère de la guerre, a bazardé un tas de secrets militaires à l'Allemagne.

Ohé, les bourgeois, ne vous épatez donc pas : les militaires ont ça dans le sang.

L'instinct de trahison est bougrement plus commun dans les gibernes que les bâtons de maréchal.



SIGNE DES TEMPS. — "L'Anarchie est-elle inévitable?"

C'est la société littéraire de Dublin qui s'est posée la question. Inutile de dire que cette société

n'est pas farcie de prolos, mais de types calés, ayant des rentes au soleil.

La discussion a été longue.

Tarellement y avait des réacs qui prétendaient que puisqu'ils digèrent tout est au miel x.

D'autres, au contraire, ont soutenu que plus on va, plus la puissance gouvernementale s'affaiblit; par conséquent, un moment viendra où cette puissance sera réduite à zéro.

Ce sera l'Anarchie!

On a voté un tantinet, pour savoir combien étaient pour, combien contre : la majorité s'est déclarée pour l'Anarchie inévitable.

## LA SOCIALE PARTOUT!

FRANCE — Les contumaces du procès des Trente : Cohen, Duprat, Martin, Pouget et Paul Reclus ont été condamnés à 20 ans de travaux forcés. Vingt ans ! M'est avis que la bourgeoisie sera calbutée d'ici là.

— Un riche copain, Mummijn, devenu aveugle dans les prisons républicaines, vient de ramasser 4 ans de prison, pour avoir fait une conférence.

— A Laval, un bon bougre, Fleury, vient d'écopier de 15 mois de prison pour avoir fait l'éloge de Caserio sur une place publique.

— La rousse a fait chou-blanc : à Paris elle n'a pu fiche le grappin sur des gas qui, pendant un mois, ont collé sur les murs des placards portant en grosses lettres : "Vive Caserio ! Mort à la Bourgeoisie !" A Rive-de-Gier y a eu d'inutiles perquisitions pour chopper les auteurs d'un galbeux placard.

— Fortuné Henry est sorti de Clairvaux; restent seuls dans cette prison, Grave et Breton. Où sont donc enfouis les autres copains ?

ANGLETERRE.— Dans la nuit du 4 novembre une bombe a esclaffé à Mayfair, un riche quartier de Londres. Y a eu que des dégâts matériels.

Dans la maison à côté où a éclaté la bombe, perche un jugeur, Hawkins, qui s'est distingué en salant ferme des fénians et des anarchos. Les anarchos anglais n'ont pas vu la pétarade de bien bon œil : ils disent qu'ayant leurs coudées franches pour la propagande, il n'est pas de leur intérêt d'exciter la férocité de la gouvernance. Idem les réfugiés.

ESPAGNE.— Il est interdit aux journaux de publier des nouvelles de Salvador French. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il sera exécuté avant peu.

ITALIE.— A Milan, le 30 octobre, deux bombes ont esclaffé devant deux postes de police. Dix arrestations, à l'aveuglette, ont été faites à cette occasion.

— Un ramassis de politiciens italiens ont fondé une ligue pour la défense de la liberté; font partie de cette ligue des députés qui ont voté les lois contre les anarchos. Grâce à cette fumisterie, une ribambelle de politiciens se refont une popularité. Un député socialo a été condamné à 3 mois de domicile forcé. Le voilà passé martyr... Turellement, on ne souffle pas mot des bons bougres qui y sont pour une kyrielle d'années.

ALLEMAGNE.— A Hofheim, pendant les manœuvres du corps hessois, 80 réservistes du 4<sup>e</sup> régiment d'infanterie ont refusé d'obéir.

Le capitaine a commencé par une distribution fadée de coups de plat de sabre. Puis, les 80 réservistes ont été arrêtés et incarcérés à la forteresse de Mainz.

La résistance passive a du bon, ... assaisonnée de résistance active.

AUTRICHE.— Le compagnon Dexler, chez qui on avait trouvé une bombe a comparu devant la cour d'assises de Vienne.

Il a reconnu être anarcho et a ajouté qu'il avait l'intention de jeter sa bombe dans un café fréquenté par des richards, pour venger les travailleurs massacrés pendant la grève d'Ostran.

Dexler a attrapé 4 ans de travaux forcés.

— A Nuerschau, en Bohême, une cartouche de dynamite a pétaradé dans une turne habitée par des

grosses légumes de la mine. Les salauds en ont été quittes pour la peur.

BELGIQUE.— A Liège, 13 pauvres gas vont passer en jugement d'ici quelques jours, accusés d'un tas de machines : chapardage de dynamite, explosifs, etc. Un des accusés, Muller, qui a fait coffrer tous les autres, n'est connu de personne. Il y a dans tout ça le fameux baron russe Strenberg, qui sent radement le roussi. On dit que ce baron s'est réfugié en Russie, qu'il y a été arrêté et que les juges de là bas ne veulent pas qu'on lui cherche pouille pour les coups qu'il a manigancés en Belgique... C'est bougrement touché !

— A Gand, "De Fakkel" [le Flambeau] est poursuivi pour avoir reproduit la déclaration de Caserio.

.....  
Ce flanche aurait du paraître une quinzaine plus tôt, mais, fentre, aussi maigrelettes que soient mes brochures, elles sont dures à foutre sur pattes : en quatre numéros j'ai empiété de 15 jours. Je vas dorénavant m'aligner pour que la publication soit régulière.

Le grand hic, c'est la rareté des picaillons.... Les bouffe-galette de l'Aquarium viennent bien de voter une soixantaine de millions pour aller ravager Madagascar... mais, turellement, pas un fifrelin pour bibi.

LE PÈRE PEINARD

Pour paraître  
un de ces  
quatre matins  
L'Almanach du Père Peinard  
pour 1895

PRIX : 25 CENTIMES

Y aura un tirage de cent exemplaires, sur du papier très chouette ; l'exemplaire, 1 shell. [1 fr. 25]

Les copains sont priés de faire vivement connaître le nombre d'exemplaires qu'ils désirent.

D. Liège. — G. Hastings. — F. Ougrée. — 495  
— S. Brighton. — P. Brooklyn. — M. Jeannette. —  
G. Paterson. — Reçu galette, merci.

SOUSCRIPTION : Pittsburg : Adrien D.; J.B.; Alex. B.; Xavier H.; Georges F.; Aldon D.; Louis P.; Hubert B.; Noel D.; Léopold B.; un futur vendeur de Sauto, chacun 1 fr. 25. — Jules H. 2,50 — Paul V. 0,25. — Jules M. 0,25. — Arthur C. 0,75. Jean B. 0,75. — Un sans patrie 2 fr. — Mad. Alex. B. 1 fr. — Les copains de Seraing 15 fr.

LES BROCHURES paraissent à dates irrégulières, à raison d'une par quinzaine.

ABONNEMENTS à la SÉRIE: Pour l'Angleterre: la Série de 24 (un an,) 3 shellings. La Série de 12 (six mois,) 1 shelling 6 pence.

France et Extérieur: la Série de 24, 4 fr. La Série de 12, 2 fr.

Abonnements sous enveloppe fermée: la Série de 24, 8 fr. -- La Série de 12, 4 fr.

---

Adresser les abonnements et toutes communications concernant les BROCHURES à l'Éditeur: E. POUGET, 23, King Edward Str., Islington, N. Londres, ANGLETERRE.

Pour parer au vol des correspondances que pratique la poste française, il est essentiel de faire parvenir les lettres de France, par l'intermédiaire d'un ami habitant à l'étranger.

---

Les copains ou les groupes qui publieront des manifestes, brochures ou autres flambeaux, sont priés d'en envoyer deux exemplaires à l'Éditeur: il en sera fait ment.ou dans la suivante BROCHURE.

---

Printed and published by E. Pouget, at 23, King Edward St. Islington, — London.